

Mauriac, la fin d'une époque

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 15 novembre 1980)

De 1885 à 1970, la France a changé de visage, tombant graduellement de son piédestal d'idéalisme sous les coups de deux guerres mondiales et de la décolonisation. François Mauriac, dont la vie s'inscrit entre ces deux millésimes, a été chair et esprit tritüré par ces bouleversements. La pression du siècle l'a transformé peu à peu de poète et romancier en journaliste.

C'est en tâchant de garder la tête haute et lucide au milieu de la tourmente qu'il a décroché de la fiction pour défendre la justice dans la réalité quotidienne. Il y a trouvé sa vraie grandeur, comme le suggère Jean Lacouture dans l'importante biographie qu'il a publiée cette année et qui contient plusieurs documents inédits.

Issu de la bourgeoisie de Bordeaux, d'une famille enrichie dans le commerce du bois, l'écrivain fut élevé à la fin du siècle dernier dans le catholicisme étouffant de province, celui-là même qui provoqua la flamboyante révolte rimbaudienne. Mauriac, lui, en hérita cette étrange fascination du péché, qui forme la matière de ses romans et dont on nous laissait jouir impunément dans nos bons vieux collèges classiques, car il s'agissait d'un « romancier catholique ». L'auteur du *Désert de l'amour*, quant à lui, préférait se dire « romancier et catholique ». Mais les torches qu'il jetait dans les abîmes, selon sa propre expression, ne manquaient pas de le troubler lui-même. Au début de la quarantaine, il fut en proie à une crise profonde, d'origine sexuelle et dont le biographe, par discrétion et pas respect pour sa famille sans doute, nous décrit plus l'effet que la cause. L'époque - les folles années vingt - était, il faut le dire, tentante pour ce Bordelais, qui, propulsé à 25 ans dans le milieu littéraire de la capitale par un pieux recueil, *Les Mains jointes*, restera longtemps hanté par les chants de sirène d'un Gide, « l'immoraliste » pape de la NRF, et d'un Cocteau, l'Arlequin scandaleux du « Boeuf sur le toit ». Sa foi lui permettra d'écraser la tête du serpent, mais, le venin, la tension homosexuelle, continuera d'empoisonner sa vie, comme nous l'avouait récemment M. Lacouture en interview.

Après les luttes de la chair, sources essentielles de son oeuvre romanesque - il est frappant de constater que le déclin du romancier coïncide, au début des années trente, avec la résolution de la crise charnelle -, viendront les combats politiques, qui le mettront vite aux prises avec les ténors d'une Église et d'une bourgeoisie réactionnaires. Outre ses romans, qui lui avaient attiré bien des foudres cléricales, l'inclination que Mauriac avait ressentie dès sa jeunesse pour le christianisme social, promu par le Sillon de Marc Sangnier, avait ameuté les bonnes consciences bourgeois. Mais c'est la montée du fascisme qui sera la véritable ordalie de l'écrivain. Hésitant au départ à prendre position contre un Mussolini et un Franco qui avaient la bénédiction du Vatican, il verra de plus en plus, avec l'affaire éthiopienne et surtout le massacre de Guernica, de quel côté réside la justice. Et il la préférera à son milieu réactionnaire, à son propre frère notamment, maurassiste convaincu.

C'est le souci de justice dès lors qui animera le mieux sa plume et qui fera de lui le plus grand journaliste de son temps. Après les années noires de l'occupation allemande, quand vient le temps des règlements de compte, il s'oppose avec toute la force incisive de son style à la loi du talion dans les jugements des collaborateurs de guerre. Ses interventions magnanimes, notamment pour Robert Brasillach qui l'a déjà pris à partie dans la presse fascisante, lui valent le surnom de « saint François des assises ». De la libération à sa mort, le Bloc-Notes qu'il signe chaque semaine au Figaro, et plus tard à l'Express, devient l'expression majeure d'un esprit dont l'histoire particulière se confond avec celle d'une époque. Quand sonne l'heure de la décolonisation, il se range vite du côté des opprimés contre le pouvoir colonial. À la tête du comité France-Maghreb, il met tout le prestige du prix Nobel (qu'il reçoit en 1952) pour promouvoir l'émancipation des peuples maghrébins et leur libre association avec la France.

Mais comment rendre compte en ce bref article des multiples aspects, des riches foisonnements de cette biographie ? La montée irrésistible vers la gloire d'un écrivain qui vit son premier livre, en 1910, salué par Barrès alors grand pontife des lettres, qui reçut le Grand prix de l'Académie pour le *Désert de l'amour*, en 1925, et qui fut accueilli sous la Coupole en 1933 - il est vrai que les

« immortels » l'avaient admis avec l'arrière-pensée de lui donner l'extrême-onction, car il était atteint d'un cancer de la gorge qui lui avait déjà fait perdre une corde vocale. Après le prix Nobel, le général de Gaulle lui fit administrer encore la grande-croix de la Légion d'honneur, en 1960. Mais cet adoubement fut en un sens le commencement de sa décadence. Il était devenu un laudateur quasi inconditionnel du général, en qui il voyait l'incarnation de la France. L'admiration émoussait sa plume. On pense à Racine qui s'éclipsa devant le roi-soleil et devint, tout art rentré, son historiographe. À deux ans de sa mort, Mauriac eut encore un beau sursaut romanesque avec *Un adolescent d'autrefois*. L'année 1970 l'emporta, ainsi que le général : deux représentations désormais abolies d'une France qui s'en allait vers Giscard.

François Mauriac, par Jean Lacouture, Éditions du Seuil, 635 p.